

ՄԱՍԻՆՈՐ

ՄԻ
ՆՈՍՈՏ
ՄԵՐ



ՄԱՍԻՆՈՐ
ՄԻՆՈՏ
ՄԵՐ

ՄԱՍԻՆՈՐ

Բրեյթեր

JEAN LAENEN

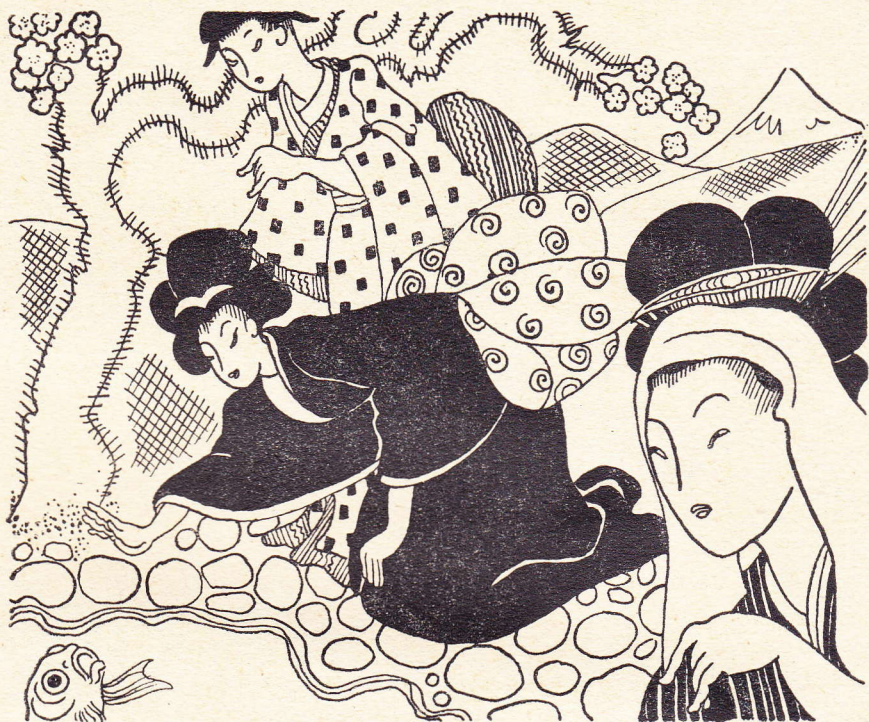
ORCHIDÉE
ET LE
POISSON ROUGE

DESSINS DE NELLY DEGOUY



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

1935



Orchidée et le Poisson rouge.

Un riche mandarin chinois, Yang-hi-ko, avait trois filles qui se nommaient Rose, Hélioïtrophe et Orchidée; elles comptaient respectivement dix-neuf, dix-sept et seize printemps.

Elles s'amusaient souvent à se pencher toutes trois, leurs têtes très près l'une de l'autre, sur l'eau limpide d'un étang, pour y suivre des yeux les évolutions gracieuses d'une famille de poissons rouges.

Un jour, Orchidée se proposa d'interroger le plus gros de ces poissons.

Elle s'adressa en ces termes à ses deux sœurs:

— Voulons-nous appeler le plus gros des poissons rouges? Il a l'air imposant et grave d'un mandarin. Il tiendra sûrement des propos aussi sages que ceux de notre papa...

Et les deux sœurs, Rose et Hélioïtrophe, applaudirent avec enthousiasme à cette proposition originale.

Elles se penchent aussitôt sur l'étang et Orchidée appelle le gros poisson rouge.

Celui-ci nage lentement vers le bord de l'eau, lève la tête et regarde fixement les trois petites chinoises aux longs cheveux noirs, penchées sur l'étang limpide.

— Sire poisson, dit Orchidée, nous voudrions, ce matin, vous interroger.

— Et que désirez-vous savoir? répond une voix du fond de l'eau.

— Nous désirons savoir si vous êtes aussi sage que notre père, le mandarin Yang-hi-ko, dit Rose, l'aînée des trois sœurs.

— Je ne sais pas moi-même si mes propos égalent en sagesse ceux de votre honorable père. Cependant, je sais prédire l'avenir et ne me trompe que rarement.

A ces mots, les trois jeunes filles se redressent et la surprise allume soudain de petits points d'or dans leurs yeux obliques.

Elles se concertent du regard, puis l'aînée reprend la parole avec une gravité comique:

— Maître poisson rouge, nous désirons connaître notre époux!

Le gros poisson rouge fait plusieurs plonges, remonte à la surface, puis la tête poussée à moitié hors de l'eau, on l'entend énoncer:

— Rose épousera un soldat, Héliotrope un juge et Orchidée un prince!

Rose et Héliotrope quittent les rives de l'étang tandis que Orchidée continue d'interroger le poisson rouge:

— Et ce prince, comment est-il?

— C'est tout un mystère. Si vous rencontrez un Mongol, c'est à dire un homme de peau brunâtre, habitant de l'autre côté de la muraille chinoise, ne le rabrouez pas, sinon votre promis, un riche prince, disparaîtra pour toujours.

— Et puis?

Le gros poisson rouge ne répondit plus, il cingla rapidement vers l'autre bord de l'étang et disparut entre des joncs touffus.

Orchidée resta encore quelques minutes penchée sur l'eau et apercevant dans l'onde miroitante son visage reflété; elle le considéra avec fierté...

Dès lors, Orchidée rechercha la solitude pour méditer à loisir sur la mystérieuse prédiction qui la troublait.

Un prince et un Mongol, se disait-elle! Quel rapport entre ces deux personnages!

Elle ne parvenait pas à comprendre. Elle s'avisait de demander des explications à son père, mais connaissant l'esprit positif de celui-ci, elle redouta d'être ridiculisée. Quant à ses deux sœurs, elles se sentaient humiliées et regrettaient d'avoir consenti à converser avec le poisson rouge...

Quelques semaines plus tard, le mandarin s'apprêtait à faire un long voyage d'affaires.

Il réunit ses trois filles et leur tint ce langage:

— Mes enfants chéries, je serai absent pour deux semaines. J'espère que vous continuerez à vous conduire comme par le passé et à donner à votre entourage l'exemple de la vertu, de la sagesse et de la bienséance. Je rapporterai pour chacune de vous un cadeau à votre choix.

Dis, Rose, que désires-tu?

— Une paire de pantoufles aux pointes recourbées, garnies de diamants.

— Et toi, Héliotrope?

— O ! moi, père, veuillez m'apporter une paire de peignes ouvragés comme des diadèmes.

— Et toi, notre cadette, que veux-tu, ma mignonne?

Orchidée se recueillit un instant, la peau jaune de son petit front bombé se rida légèrement, ses yeux noirs se voilèrent.

— Je n'ose pas le dire, père, murmura-t-elle.

Une larme roula comme une perle le long de sa joue.

— Dis toujours, insista le père.

Alors elle s'exprima lentement, avec une gravité triste:

— Apportez-moi, cher père, si la chose est possible, un morceau de la grande muraille de Chine.

— Quelle demande saugrenue! s'exclamèrent Rose et Héliotrope. Et la première émit avec une pointe d'humeur:

— Ne sais-tu donc pas, petite sotte, que cette immense muraille nous protège contre l'invasion des Mongols qui habitent de l'autre côté de cette muraille et sont nos ennemis héréditaires. Si quelqu'un voyait que notre père enlève un morceau de ce mur, il serait déclaré traître à sa patrie; tomberait en disgrâce, serait supplicié; nous-mêmes serions bannies et réduites à la plus profonde misère!...

— Tout cela est bien pensé, interrompit le père. Je vais cependant tâcher de satisfaire à la demande de la petite Orchidée. Et advienne que pourra!

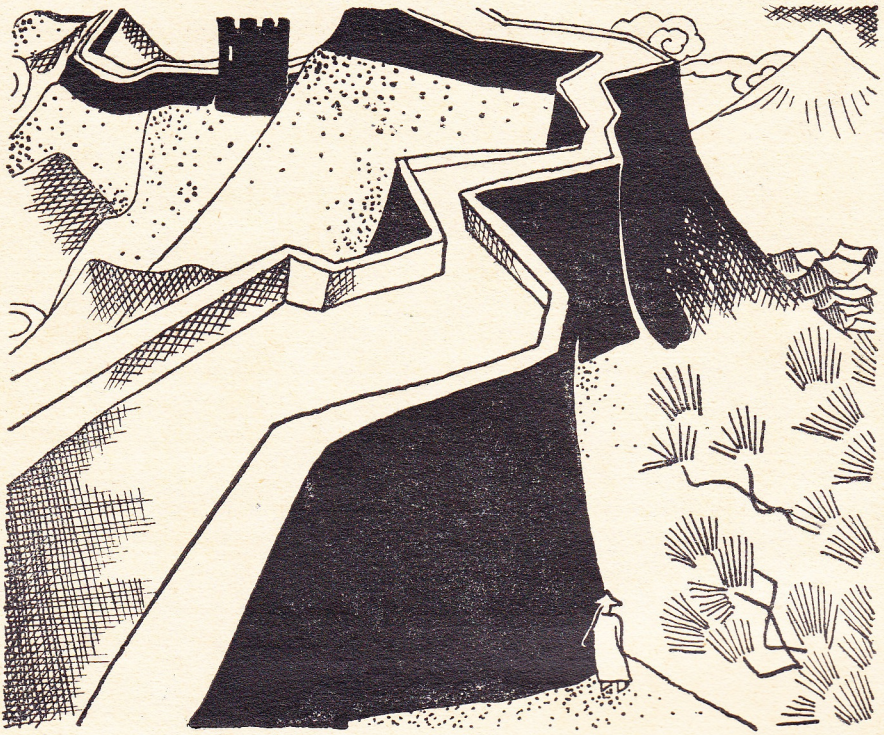
... ..

Le départ du mandarin fut attristé par la demande insolite de sa fille cadette.

Le lendemain matin, il monta à cheval et quitta son domaine.

Il rendit visite à plusieurs mandarins, présida des réunions, prononça plusieurs discours, parcourut de nombreuses villes, acheta les cadeaux pour Rose et pour Héliotrope. Mais il lui fallait, pour arriver au grand mur, faire encore plusieurs kilomètres ce qui retarderait son retour de deux jours.

Il hésita quelques instants, puis décidé, tout à coup, il



éperonna son coursier qui prit le galop.

Le voici devant la muraille redoutable. ⁽¹⁾ Il mit pied à terre et attacha son cheval à un arbre qui se dressait au bord d'une prairie tout émaillée de marguerites.

— Comment vais-je enlever un morceau de cette construction millénaire, se demandait le mandarin.

Il prit un marteau, longea la muraille, frappa dessus çà et là, au hasard, avec force. Le mur était dur comme un roc...

Le mandarin continua cependant à longer l'enceinte et après un quart d'heure de marche, il aperçut, au bas de la muraille, une partie blanchâtre largement fendue; il frappa dessus avec force...

Un gros bloc se détacha; une brèche apparut. Un mongol, à face brunâtre, en surgit et s'écria:

— Ah! Ah! C'est toi, un mandarin qui me livres étourdiment accès dans ton pays. Bien! Très bien. Tu seras mainte-

1) La grande muraille de Chine est très longue. Les Chinois l'ont construite, il y a de nombreux siècles. Ils l'ont élevée sur leur frontière continentale, du côté du désert, afin de se protéger contre les invasions des Mongols.

La grande muraille symbolise l'isolement où la Chine s'est longtemps complu, étroitement enfermée chez elle et jalousement hostile à toute influence venue de dehors.

nant mon hôte. Viens, l'ami, viens!

Le mandarin tomba à genoux et, implorant sa grâce, balbutia:

— C'est ma fille Orchidée qui m'a demandé un morceau de la muraille. Un père peut difficilement refuser un cadeau à ses enfants.

— Et Orchidée, ta fille, comment est-elle? demanda le Mongol.

— Elle est belle comme une poupée vivante; sa bouche est une cerise, ses yeux sont des amandes et ses cheveux répandus sur ses épaules ressemblent à un châle de soie noire; elle sait broder des cigognes sur les tissus les plus fins; elle sait peindre et elle est très instruite.

— Je désire connaître une personne si parfaite, s'écria le Mongol. Dis-moi où elle habite. Je vais te conduire chez moi tu seras mon otage et si tu n'as pas menti, ta fille et moi, nous reviendrons ensemble pour libérer...

Le mandarin n'eut pas le temps de répondre. Le Mongol le prit par la main et, le poussant par la brèche de l'autre côté du mur, le conduisit sous une tente où veillaient six hommes trapus à face jaune brunâtre. À la vue du mandarin chinois, ils se mirent à trépigner en criant :

— Un Chinois sous notre tente! Quelle aubaine!

— Silence, ordonne le chef. Vous veillerez sur ce mandarin qui me paraît brave et sincère. Ne lui faites pas de mal. Je reviendrai dans quelques jours.

Le Mongol monta le cheval du mandarin et la bonne bête conduisit docilement son nouveau cavalier jusqu'à la demeure d'Orchidée...

Faut-il dire l'épouvante des trois filles du mandarin à la vue du Mongol?

Rose et Héliotrope s'enfuirent, mais Orchidée, se rappelant les paroles du poisson rouge, se montra très affable.

Elle offrit une tasse de thé que l'étranger accepta. Il s'assit et sembla tout bouleversé par la gentillesse de la jeune Chinoise qui, vraiment, ressemblait à une poupée vivante.

— Votre père ne m'a pas menti, dit-il avec attendrissement. Vous paraissez à mes yeux un bibelot de choix. Nous allons partir ensemble et libérer votre père. Seulement, vous resterez avec moi de l'autre côté de la muraille. Vous apprendrez à connaître les charmes de la vie nomade; vous apprendrez à chanter nos vieilles chansons et je vous raconterai des histoires gaies tandis que mes esclaves pinceront de la guitare.

— Je ne peux quitter la maison paternelle sans le consentement de mon père, répondit Orchidée. Laissez-moi ici et revenez en compagnie de mon père, nous prendrons alors des

dispositions pour le départ.

— Non! J'ai donné ma parole à votre père. Il s'agit de sa liberté. Quant à vous, vous serez bientôt enchantée par votre séjour sous la tente; vous aurez des servantes, des robes coûteuses, des friandises et mille plaisirs insoupçonnés.

Orchidée fondit en larmes et Rose et Héliotrope, ses sœurs, implorèrent à genoux l'homme de ne pas emmener leur cadette.

L'étranger fut inflexible.

— Il le faut, dit-il avec énergie, il le faut, sinon, mes hommes ne voudront pas libérer votre père...

Orchidée partit donc avec le Mongol. Celui-ci se montrait plein de prévenance. Il s'exprimait tendrement et, chemin faisant, lui demanda, à plusieurs reprises, si le galop du cheval ne l'incommodait pas, si elle n'avait pas faim, ne désirait pas quelque friandise.

Ils arrivèrent devant la brèche. Alors, le Mongol prit Orchidée par la main et la conduisit de l'autre côté de la muraille, sous la tente où son père l'attendait, en proie à une vive inquiétude.

— Vous êtes un homme de parole, s'écria le Mongol. Je vous amène votre fille Orchidée. Elle restera ici, tandis que vous retournerez en Chine auprès de vos deux filles, Rose et Héliotrope. Dites-leur que les Mongols ne sont pas les brutes qu'elles supposent. Cependant, Orchidée demeurera ici. Nous la traiterons en princesse. Rien ne lui manquera...

Le mandarin pleurait et pendant qu'il étreignait sa fille, celle-ci lui chuchota à l'oreille:

— Soyons courageux, père; songez que mon bonheur est en jeu et dites à mes sœurs qu'elles n'auront pas à pleurer longtemps mon absence. J'en ai le pressentiment. Au revoir, père!

Et le mandarin s'en retourna chez lui.....

Il avait le cœur bien gros en songeant qu'il allait devoir vivre, séparé de sa fille cadette qui aimait tant son papa et dont le babil, le rire et les cajoleries égayaient toute la maison.

— Pauvre petite, soupirait-il et arrêtant son cheval, il lui confia le chagrin qui torturait son vieux cœur de mandarin. J'en mourrai, Black, oui, j'en mourrai, répétait-il en caressant la tête du cheval, qui léchait la main de son maître éploré.

Rose et Héliotrope étaient inconsolables. Elles ne partageaient pas l'optimisme de leur père. Elles n'avaient pas comme lui confiance dans les promesses de ce chef mongol.

— Il la fera peut-être souffrir cruellement, disait l'aînée des filles. Oh! père, vous qui savez donner des conseils si sages, vous qui avez la réputation d'être parmi les plus intelli-



gents du Céleste-Empire, quel mauvais esprit vous a soufflé de satisfaire au caprice de notre petite gâtée. Nous risquons et toute la Chine risque de payer chèrement votre faiblesse.

— Oui, père, vous vous êtes montré très faible, le jour de votre départ. Souffrez que je vous le dise. N'interprétez pas mes paroles comme un reproche. Mais il faut avoir le courage de prévoir les conséquences d'un acte irréfléchi. Ne craignez-vous pas que les Mongols ne viennent envahir notre pays et nous chasser de nos demeures ?

Le père écoutait attentivement les observations de ses deux filles; il ne répondit pas tout de suite; il semblait réfléchir profondément, puis après quelques minutes, il dit gravement:

— Des esprits superficiels vous donneront raison. Pourtant, j'estime, mes enfants, qu'il ne faut pas continuer de vivre isolément. Nous devons ici-bas vivre sans rancune et sans haine. Nous devons inspirer la confiance et ne pas persister à traiter en ennemis les descendants de nos ennemis d'hier. Je me refuse de croire à la trahison du Chef mongol. Il se peut que je me trompe. L'avenir nous l'apprendra!

Les deux sœurs hochèrent la tête, silencieusement. Elles se retirèrent dans leurs appartements tandis que le Mandarin allumait une pipe et se prit à méditer longuement.

Des semaines, des mois qui semblaient interminables, se

passèrent.

Les deux sœurs Rose et Héliotrope s'entretenaient souvent de l'absente. Elles ne venaient plus se pencher sur l'étang. C'était à leurs yeux un endroit maléfique.

— Oh! ce gros poisson rouge, murmurait parfois Rose, je pourrais le tuer. C'est lui qui a si sottement inspiré Orchidée!

Et Rose retourna un jour à l'étang: son eau avait perdu sa limpidité; elle était d'un vert sombre et on n'y voyait plus nager les poissons rouges.

— Mauvais présage! dit Rose.

— Indice de malheur, confirma tristement Héliotrope.

Et les deux sœurs soupirèrent:

— Pauvre petite Orchidée!

Cependant, Orchidée était choyée par le chef mongol. Il avait pour elle mille bontés. Il la parait d'atours de soie, rares et brodés richement; il la faisait coiffer artistement et des peignes de corail et d'ambre faisaient briller ses cheveux lustrés. Orchidée avait une douzaine de soques à talons hauts, donnant à ses petits pieds un aspect mignon et rendant sa marche très élégante; les mets les plus rares lui étaient servis et les fruits les plus succulents demeuraient partout et toujours à portée de sa main; elle avait des servantes fidèles qui lui obéissaient sur un signe.

Et malgré tout cela, Orchidée demeurait triste et continuait de ressentir de l'aversion pour le chef mongol.

Celui-ci se désolait de ne pas entendre un mot affectueux.

— Vous persistez donc à me haïr, lui disait-il souvent.

Que vous ai-je fait? N'ai-je pas donné la liberté à votre père? Lui-même n'a-t-il pas frayé le passage pour venir chez nous? Et n'est-ce pas votre père qui m'a vanté votre bonté? Veuillez ne pas m'en vouloir, petite Orchidée. Est-ce parce que ma peau est brunâtre tandis que la vôtre est jaune clair? Mais un bon cœur habite sous les dehors rudes de ceux de ma race. Oh! ma petite fée, vous apprendrez à me connaître et si seulement vous aviez pour moi un mot tendre, vous verriez votre existence changer subitement comme par enchantement.

Le Mongol parlait ainsi avec une tendresse attristée si sincère qu'Orchidée éprouva soudain le regret d'avoir méconnu les mérites de cet homme bon, respectueux et aimable.

Et, se rappelant la scène de l'étang, les recommandations du poisson rouge, une grande émotion l'anima tout à coup; elle demanda pardon au Mongol de s'être montrée si ingrate...

Tout à coup elle n'entendit plus rien, ferma les yeux et un vague évanouissement paralysa tout son être.

— Un prince! murmura-t-elle comme dans un rêve!

Alors ouvrant lentement ses yeux, elle vit un jeune homme



en habit chamarré, l'épée au côté, tout rayonnant de bonheur...

— Un prince!

Il lui sourit longuement et, la prenant par la main, s'exprima tendrement:

— Allons maintenant consoler votre père et vos deux sœurs...

Ils arrivèrent près du palais du mandarin. Avant d'entrer, Orchidée demanda au Prince de s'arrêter un instant aux bords de l'étang.

— Oui, je sais, dit le Prince, je sais l'histoire du gros poisson rouge.

— Allons-le voir.

Le Prince et l'Orchidée se penchèrent sur l'étang. Ils n'aperçurent plus le gros poisson rouge.

Orchidée l'appela, mais il n'arriva point et les autres petits poissons rouges, pris de panique, s'enfuirent.

Cependant, ils restèrent quelques instants penchés sur l'eau miroitante de l'étang et ils sourirent à leurs images reflétées.

— Viens, vite, s'écria Orchidée. Viens vite chez mon papa et chez mes sœurs!

Quelques minutes plus tard, le palais du mandarin tout parfumé de fleurs retentissait de musique et de chants.

On fêtait les fiançailles d'Orchidée et du Prince...

HISTOIRE DE WYCOLA.

Au Congo, dans une cabane spacieuse, sise aux confins d'un village et à proximité d'une large rivière, habitait Wycola. Ses parents possédaient des chèvres, des cochons et beaucoup de poules.

Wycola était un simple d'esprit, une sorte de demi-fou qui vivait en solitaire farouche, couché presque toujours à l'ombre d'un vieux cocotier.

Certain jour, le père de Wycola devait s'absenter pour affaires à traiter au loin, de l'autre côté de la large rivière.

— Wycola, tu surveilleras les étables pendant mon absence, lui dit-il.

— Oui, père.

Mais Wycola préférait se coucher à l'ombre du cocotier et fainéanter comme à l'ordinaire tandis que sa mère travaillait dur.

Le lendemain, Léopard déroba une chèvre.

Quelques boys du village, témoins de la scène, vinrent avertir Wycola.

— Que m'importe! répondit celui-ci. Je suis l'enfant de ma mère. J'ai vingt ans. Cela me suffit.

Il sourit, montrant ses longues dents blanches et regardant béatement les jeunes nègres ahuris.

Ce même jour, Boa emporta une jeune truie; puis, Hyène prit une grosse poule.

Deux jours plus tard, la mère de Wycola qui allait puiser de l'eau à la rivière, fut enlevée traîtreusement par Crocodile qui simulait de dormir, sur le sable boueux du rivage.

Quand Wycola apprit le sort tragique de sa mère, ses yeux s'assombrirent, son cœur se crispa et il vécut désormais dans une profonde détresse...

Il ne se coucha plus sous le cocotier.

Il fabriqua une hotte avec des branches d'osier résistant et des lianes grosses comme des câbles. Et, lorsque ses amis lui demandaient le but de son travail, il ne répondait point aux nègres indiscrets.

Un matin, il prit un tambour et, traînant la hotte derrière lui, il s'avança le long de la rivière et se cacha à l'orée de la forêt...

Au déclin du jour, lorsque le tam-tam résonna aux villages et que les nègres dansèrent, Wycola joua tristement du tambour.

Hyène, charmée par la musique, apparut:

— Ohé! Wycola qu'est-ce qui se passe?

— Je cherche à ensorceler des voleurs.

— C'est moi qui ai volé une de tes poules; mais je ne l'ai pas tuée; elle vit en mon village et elle a déjà pondu dix œufs.

— Bien, apporte-la ici.

Hyène apporte la poule.

— Attache-la à cet arbre et cache-toi dans cette hotte.

Ceci fait, Wycola recommence à jouer du tambour.

Léopard arrive.

— Pourquoi cette musique triste?

— Pour ensorceler le voleur de ma chèvre.

— C'est moi le voleur. Mais ta chèvre vit en mes étables.

Elle m'a déjà donné trois cabris.

— Bien, apporte la mère et ses petits...

Léopard revient avec la chèvre et ses trois chevreaux.

— Attache ces bêtes à l'arbre près de la poule et cache-toi dans la hotte à côté de Hyène.

Wycola rejoue du tambour.

Boa à son tour s'amène et s'informe.

— Je veux ensorceler le voleur de ma truie.

— C'est moi qui l'ai volée; elle vit en mon village.

— Va la chercher et ramène-la.

Boa attache la truie à l'arbre, puis se faufile dans la hotte.

Le tambour de Wycola résonne à nouveau.

Crocodile accourt! Crocodile, le meurtrier de la mère de Wycola!

Le jeune homme contient avec peine la colère qui l'étouffe.

— Et ma mère, crie-t-il?

— Je l'ai conduite en mon village; elle me fait du bon pain et dort sur une belle natte.

— Ramène-la tout de suite ici.

Crocodile tarde à revenir. Wycola tremble d'inquiétude et de colère...

Enfin Crocodile arrive accompagné de la mère de Wycola.

Celui-ci ne se possède plus de joie. Il saute au cou de sa mère, l'embrasse longuement. Puis, comme un chien qui retrouve sa maîtresse après une longue absence, il fait force gestes, se trémousse, se roule à terre, se relève, fait mille cabrioles.

— Attends mère, tu vas rire, murmure-t-il à l'oreille de sa mère.

Puis il se raidit et d'une grosse voix il ordonne:

— Crocodile, au panier!

Et Crocodile saute dans la hotte...

Wycola s'empare de la hotte dans laquelle les bêtes sont entassées et, tandis que Boa siffle de rage, il prend des lianes et les noue solidement autour du grand panier.

— Aide-moi, mère, à tirer la hotte jusqu'au rivage.

La négresse et son fils arrivent avec leur fardeau au bord de la rivière.

C'est la marée haute; le courant est tumultueux.

— Voici une grosse pierre; prends-la, mère, et attache-la à la hotte.

Puis Wycola et sa mère poussent la hotte qui sombre au fond de la rivière et produit un grand remous...

Le père de Wycola revint le lendemain. Il apprit avec plaisir cette histoire que les vieux nègres congolais se plaisent à raconter à leurs petits enfants...
